***Le Mexique au temps de Cardenas : trois thèses***

*CLT, Numéro 26, juin 1986.*

La thèse de Mme Maryse Gachie Pineda — que nous nous autoriserons, imitant son exemple, à désigner par la suite par le sigle MGP [[1]](#footnote-1) a pour titre *Réel idéologie et pensée politique dans le Mexique de Cardenas, 1933-1940* . Vïcente Lombardo Toledano, José Vasconcelos [[2]](#footnote-2). Ce volumineux travail compte trois parties, dont les deux premières, *« La Formation sociale cardéniste »* et *« Vicente Lombardo Toledano : " un marxisme mexicain " »*? touchent à des questions qui relèvent de notre champ d'études puisqu'elles abordent longuement le séjour de Trotsky au Mexique.

Nous avons hésité à l'inclure dans notre compte rendu. MGP est apparemment spécialiste de linguistique, enseignante d'espagnol, frottée de *« marxisme moderne ».* Elle nous informe qu'elle a vécu douze ans au Mexique. Elle a lu de nombreux textes et fait des analyses intéressantes sans pourtant jamais apparemment se poser les questions qui nous semblent s'imposer. Qu'une thèse d'Etat dont le sujet se rattache à l'histoire contemporaine puisse reposer sur un bagage historique et théorique aussi sommaire et une connaissance aussi réduite et surtout unilatérale que celle dont témoigne sa bibliographie ne laisse pas de surprendre. Croit-on vraiment que si MGP avait convenablement étudié l’Internationale communiste (I.C.) qu'on appelle souvent *« Troisième Internationale »*, elle se permettrait de la désigner à longueur de pages sous le vocable de *« troisième I.C. »* (sic) ? C'est cette médiocrité qui m'a initialement retenu de passer ce travail au crible de la critique, mais le choix des entrevues utilisées pour le faire m'a finalement décidé.

MGP s'est efforcée, par les méthodes de l'analyse de contenu notamment, par le dépouillement biobibliographique et le recensement de la bibliothèque de Lombardo Toledano, de tirer des conclusions concernant la chronologie et la physionomie de la pénétration du marxisme au Mexique. Il nous semble à cet égard que le milieu qui fut le sien pendant ses douze ans de Mexique devait être singulièrement orienté — pour ne pas dire limité ou borné. MGP croit en effet apparemment que Lombardo Toledano fut l'introducteur du marxisme, ou du moins de l'idée qu'il s'en faisait. L'existence de Francisco Zamora — ce Nicaraguayen naturalisé mexicain, fondateur du premier quotidien moderne au Mexique, chroniqueur de la révolution, premier professeur d'économie [[3]](#footnote-3) à avoir fait connaître les analyses de Marx bien avant les années trente — ne lui a pas échappé et c'est bien. Mais comment est-il possible que, chercheur en thèse d'Etat, elle n'ait pas saisi, ni sans doute même cherché à saisir, l'antériorité ou la supériorité de l'un ou de l'autre. Or Zamora était déjà un spécialiste à l'époque où Lombardo n'était encore qu'un néophyte aux lectures courtes sur ce sujet. Comment a-t-elle pu prendre le risque de conclure sur cette question historique après avoir certes étudié les écrits de Lombardo Toledano et recensé sa bibliothèque, mais après n'avoir lu qu'une partie des écrits de Zamora et négligé sa bibliothèque[[4]](#footnote-4) ? Tout homme qui connait personnellement Francisco Zamora — et j’en étais — refusera de croire qu'il n'aurait pas été disponible pour une telle enquête d'une universitaire française. Le parti était donc pris ?

Sur le plan de la méthode et en ce qui concerne l'évaluation générale du « marxisme » de Lombardo Toledano, nous ne nous inscrirons pas en faux contre la conclusion de MGP selon laquelle la version lombardiste du marxisme ne serait qu'un *« positivisme évolutionniste »[[5]](#footnote-5)*, ce qui indique au moins que ses outils conceptuels et sa méthode d'analyse sont susceptibles d'efficacité. Mais l'historien peut-il se contenter, surtout dans une thèse, d'une affirmation catégorique selon laquelle les travaux de Louis Althusser ne feraient que *« revenir aux sources, dépouiller le marxisme de cette gangue épaisse de plusieurs décennies qui le dénaturait »* [[6]](#footnote-6)? Faut-il, pour étudier la pensée politique de Lombardo Toledano, accepter le postulat selon lequel le marxisme à la mode althussérienne serait un authentique *« retour aux sources »* et à une pensée non dogmatique indépendante ? On frôle ici l'abus de confiance, d'autant plus que MGP, convaincue de l'efficacité de l’*« outil idéologique »* unique dont elle s'est munie, *« dopée »* par les analyses du philosophe de la rue d'Ulm, se lance dans des explications de Lombardo Toledano qui relèvent, dans le meilleur des cas, de la candeur et donnent envie de la rappeler à la nécessaire modestie : le dirigeant syndical est tancé sans indulgence et sévèrement caractérisé du point de vue d'une *« orthodoxie »* dont nous ne comptions pas MGP au nombre des gardiennes : il *« perçoit mal »* les *« traits fondamentaux »,* il a des *« failles »* dans *« sa pensée »* [[7]](#footnote-7). Munie de sa crème rajeunissante de retour aux sources et extraction de la gangue, MGP nous assène des vérités qu'elle croit premières. C'est ainsi qu'à propos du grand débat entre communistes dans l'l.C. à propos de la *« révolution par étapes »* et de la *« révolution permanente »*, elle suggère que les protagonistes ne seraient peut-être pas aussi éloignés les uns des autres qu'on pourrait le croire. Elle écrit :

*« En réalité, même dans l'optique stalinienne, le passage d'une étape à une autre suit un mouvement ininterrompu et permanent, car il est consécutif à la modification du rapport des forces sociales en présence. »* [[8]](#footnote-8).

Ailleurs elle n'hésite pas à affirmer que *« les spécialistes »* — lesquels et de quoi ? — préfèrent employer le terme de *« conception stalinienne du marxisme »* plutôt que celui de *« stalinisme »,* dont elle assure qu'il est *« de nature à engendrer la confusion »* [[9]](#footnote-9) : nous aimerions pourtant savoir quels spécialistes pensent qu'il y eut vraiment une *« conception stalinienne du marxisme »* (alors qu'elle-même admet qu'il n'existe aucune *« théorie stalinienne »* et que c'est *« une thèse que personne ne défend »* [[10]](#footnote-10). Elle affirme plus loin de façon péremptoire la distance qui existerait, selon elle, entre Staline et la politique du Front populaire, cette dernière étant l'œuvre de Dimitrov [[11]](#footnote-11), ou encore la *« nature différente »* (et elle insiste I) de la politique de *« Front populaire »* et de *« Front anti-impérialiste »* [[12]](#footnote-12), sans apparemment se douter un instant qu'il existe plus qu'une *« nuance »* entre *« Front unique prolétarien »* et Front populaire, par exemple [[13]](#footnote-13). Que dire du certificat décerné à Régis Debray en tant qu'auteur de la *« théorisation »* sur la révolution cubaine [[14]](#footnote-14) ? S'agit-il d'enfantillages ? Cette assurance revêt parfois des accents qui semblent attendrissants de naïveté lorsque, se demandant tout de même (et sérieusement) si les intéressants *« décalages sémantiques »* qu'elle a relevés dans le discours de Lombardo Toledano à la fin des années trente ne révèleraient pas un certain *« opportunisme »,* elle invoque aussitôt une circonstance atténuante en rappelant avec un grand sérieux : *« Mais la dénaturation du marxisme et de ses concepts politiques traditionnels n'est-elle pas également un des traits essentiels de la conception stalinienne ? »* [[15]](#footnote-15). Ou encore quand elle assume qu'un travail sur l’U.R.S.S., dans le mesure où il est fait par des Soviétiques, doit être nécessairement supérieur à tout autre dans *« la connaissance et l'assimilation du marxisme, même stalinisé »* [[16]](#footnote-16).

MGP n'est pourtant pas dénuée de pénétration et se montre capable d'obtenir des résultats en dépit des mauvais outils qu'elle a choisi d'utiliser. Bien qu'elle soit apparemment persuadée — c'est même là son postulat — que Lombardo, bien que sa pratique contredise sa théorie, est un homme qui écrit ce qu'il pense et qui pense ce qu'il écrit, bien qu'elle manifeste à tout moment une conviction apparemment inébranlable selon laquelle la clé de la politique de Lombardo se trouve dans ses *« idées »*, elle a étudié de près les textes sans négliger, comme d'autres le font trop souvent, la chronologie. C'est ainsi qu'elle a bien dégagé le *« tournant »* de 1935, le retour en octobre de la même année du dirigeant de la CTM après le VIle congrès de l’I.C. et son *« expérience »* de l’U.R.S.S. Bien sûr, elle pense que Lombardo Toledano dit vrai quand il écrit qu'il a subi un choc avec la *« découverte »* de *« la patrie des travailleurs »,* du *« pays du socialisme »* [[17]](#footnote-17), mais elle a tout de même été capable de saisir le lien entre cette *« expérience »* et l'importante révision que fait Lombardo de sa conception de la nature de l’Etat... mexicain. Après avoir célébré les mérites du congrès qui a, selon lui, libéré les initiatives des partis communistes et brisé la *« gangue »* (il ne dit pas s'il a brisé aussi le *« dogmatisme »*), Lombardo Toledano explique en décembre 1935 que l’Etat mexicain n'est pas un État de classe : il serait devenu *« une nation et la nation un État au service de la majorité du peuple mexicain »* [[18]](#footnote-18), laquelle est évidemment incarnée par le gouvernement et le parti officiel : il assure en effet que la bourgeoisie est exclue des commandes de l'appareil de cet État, lequel s'incarne en même temps dans le parti unique, le P.N.R., instrument, non de répression voire de coercition, mais de simple administration [[19]](#footnote-19).

Très correctement, MGP voit dans ce *« tournant »* — qui n'est en réalité que la traduction au Mexique de la politique déterminée à Moscou après une longue hésitation — une *« démarxisation de la pensée politique »* qu'elle qualifie d'*« adaptation à l'idéologie dominante »* [[20]](#footnote-20), sans y déceler toutefois la conséquence d'une Politique — celle des Fronts populaires — qui se développe à l'échelle mondiale à partir d'août 1935. Dans le même temps, elle relève que Lombardo Toledano, à partir de ce moment, ne voit plus aucune contradiction entre lutte nationale et lutte sociale, ce qui le mène dans la pratique à *« un accord total »* avec le gouvernement Càrdenas sur la place et le rôle de la bourgeoisie mexicaine dans la *« révolution »* [[21]](#footnote-21), Elle montre avec beaucoup de clarté que Lombardo subordonne l'organisation de classe des travailleurs, la C.T.M., au gouvernement Càrdenas et l'oblige à renoncer à son indépendance de classe en la faisant adhérer au P.R.M., parti officiel dont elle ne saisit pas qu'il est la forme mexicaine sui generis du Front populaire, ce qui ne change rien d'ailleurs à la valeur de la remarque. Mais pourquoi couronner cette même analyse, inachevée, par des platitudes, voire des inexactitudes, comme cette description/interprétation sur le lien entre Front populaire et mouvement de masses... en France, qui relève malheureusement du dogme ou de la cassette [[22]](#footnote-22) ?

Malheureusement, MGP retombe très vite dans des errements infiniment plus graves que ceux que nous avons signalés, avec ses développements sur Trotsky, dont elle doit parler, dont elle veut parler, mais dont elle ne s'est jamais résignée à commencer une étude sérieuse. C'est ainsi qu'elle nous entretient de la théorie de *« la révolution permanente »* sans même mentionner *Bilan et Perspectives*, ni — c'est plus grave encore — *La Révolution Permanente* elle-même, qu'elle semble ignorer, puisqu'elle assure que Trotsky, a développé *« cette idée »* dans le premier tome de *l’Histoire de La Révolution* [[23]](#footnote-23) qu'elle semble donc avoir feuilleté. Tout au long de ce que l'on ne peut qualifier que de *« bavardages »* où son unique source est le Trotsky d'lsaac Deutscher qu'elle qualifie de *« biographie exhaustive »* [[24]](#footnote-24), ce qui lui permet d'ignorer les autres travaux, elle assure par exemple que *« le rejet de tout Front populaire sera le point nodal (sic) de cette irréelle et fantomatique lVe Internationale fondée à Paris en septembre 38 »* [[25]](#footnote-25), confessant probablement en cette unique phrase l'alpha et l'oméga de ses connaissances sur la question et l'ignorance qui est la sienne qu'il s'agit ici de l'indépendance du prolétariat ou de la subordination de ses partis au programme de la bourgeoisie ! Il eût sans doute suffi à MGP de lire quelques pages de Trotsky pour le comprendre. Mais il ne s'agit pas ici seulement de paresse. MGP qui n'a pas lu Trotsky, c'est clair, assure qu'il s'intéresse peu au Mexique et qu'il continue à l'ignorer à l'époque où il y habite [[26]](#footnote-26), lui attribue les inquiétudes nourries par son fils avant l'installation [[27]](#footnote-27), lui prête de la *« vindicte »* [[28]](#footnote-28), parle de son *« mépris pour les révolutions non-permanentes »* [[29]](#footnote-29) (les bras en tombent, d'une telle prétention), assure qu'il fut perçu au Mexique comme *« un agent de la réaction »* [[30]](#footnote-30) ! Est-ce faute d'écriture ou perfidie calculée que d'écrire : *« Trotsky indigné, mais également soupçonné »* [[31]](#footnote-31) ? Est-ce étourderie ou malhonnêteté que de préciser qu'il n'est même pas besoin de citer Gorky ou Ehrenbourg (sic) pour démontrer que Trotsky était coupé des intellectuels [[32]](#footnote-32) ? Ou encore de donner Lombardo ou Futuro en référence, pour étayer des affirmations concernant l'accueil fait à Trotsky par le réactionnaire Cabrera ou sur la prétendue hostilité de l'opinion publique à *« la versatilité politique »* de Diego Rivera [[33]](#footnote-33)?

Gogo ou Propagandiste ? La question est posée, qui n'exclut pas l'hypothèse de l'ignorance prétentieuse. Que vient faire dans cette thèse sur Lombardo Toledano une polémique contre Ernest Mandel [[34]](#footnote-34), laquelle a Pourtant le mérite de nous montrer que MGP ne comprend non seulement pas ce que signifie *« révolution Permanente* », mais pas non plus ce que veut dire révolution *« démocratique-bourgeoise »* [[35]](#footnote-35) ? Pourquoi avoir lu en diagonale Octavio Fernàndez et agrémenter un mauvais résumé d'appréciations marginales, comme s'il s'agissait d'une *« copie »* à corriger ? Pourquoi manifester une nouvelle fois son ignorance à propos de Francisco Zamora en le présentant à la fois comme un *« trotskyste »* et *« un intellectuel critique traditionnel »,* sans doute pour mieux colorer de militantisme la Physionomie du licencié Lombardo [[36]](#footnote-36) ?

Une fois de plus, au terme de pages qui oscillent entre le médiocre et l'inacceptable, un aveu, qui est peut-être un alibi, on ne sait plus : MGP qualifie Francisco Zamora de *« plus cohérent et plus lucide des marxistes mexicains »* [[37]](#footnote-37), sans avoir encore compris pourtant sa dimension de militant politique et syndical, sa stature, qui n'est pas celle d'un *« intellectuel critique »* et encore moins d'un Politicien.

Dans sa conclusion sur Vicente Lombardo Toledano, MGP nous assure qu'il s'est engagé du côté des *« plus opprimés et des plus faibles »* [[38]](#footnote-38). Il est vrai qu'il s'est engagé de *« leur côté »* pour leur prêcher l'abandon de leur indépendance de classe [[39]](#footnote-39) et la soumission à ce qu'il a appelé Etat-Nation ou Nation-Etat. C'est le droit de MGP de ne pas douter en l'affaire de *« son progressisme »* ni de *« sa sincérité ».* Pourquoi cependant ne pas au moins tenter d'expliquer pour quelles puissantes raisons ce chef syndicaliste *« progressiste et sincère »* n'a pas hésité à mettre en péril l'axe même de sa Politique, l'alliance avec Càrdenas, pour combattre l'application du programme démocratique (je précise bien : démocratique) de ce dernier à travers le droit d'asile pour Trotsky ? Pourquoi la solidarité avec Staline l'a-t-elle emporté chez Toledano sur la fidélité à son propre programme sur un point capital ? Pourquoi enfin Vicente Lombardo Toledano a-t-il été au Mexique un meilleur représentant des intérêts de l’Union soviétique, ou plutôt de son gouvernement, que le P.C. mexicain lui-même ? MGP ne propose pas de réponse à ces questions dans une thèse sur Toledano où elle exprime pourtant son opinion sur le caractère *« irréel »* de la IVe Internationale et le *« schématisme »* de ses partisans l C'est gros.

On pourrait écrire des pages encore sur ses procédés. Il serait intéressant de voir par exemple l'utilisation par MGP de la chronologie, outil commode pour la falsification puisqu'il peut se passer de références et facilite rapprochements et insinuations. Il est tout de même un peu fort d'écrire dans sa chronologie que la C.T.M. assure qu'elle ne sera pas hostile à Trotsky, dans un texte qu'on ne cite pas, mais de ne même pas y mentionner la résolution votée par son congrès le déclarant *« ennemi du peuple mexicain »* [[40]](#footnote-40)- résolution évidemment présentée par Lombardo.

Il est tout de même abusif de laisser percer une indignation de bon aloi à propos des attaques de Trotsky contre Bassols, sans les avoir de toute évidence lues dans le texte, sans citer un seul des comptes rendus de presse et en adoptant sans discussion la version de Bassols qui s'estimait diffamé.

Enfin, MGP a eu des *« entretiens importants »,* essentiellement avec des collègues universitaires ou des proches de Lombardo, mais curieusement avec aucun proche de Trotsky ni aucun universitaire ou chercheur compétent sur cette question. En revanche, elle a interrogé Georges Fournial qu'elle présente comme *« journaliste, spécialiste de l’Amérique latine, militant politique »* [[41]](#footnote-41). Ignore-t-elle l'appartenance politique de Fournial et pourquoi la cache-t-elle à son lecteur, si elle la connaît ? Ignore-t-elle les accusations portées publiquement contre lui personnellement et qu'il n'a jamais contestées en justice, d'appartenir aux *« services »* et d'avoir contribué pendant son séjour au Mexique en 1938 à la préparation de l'assassinat de Trotsky ? Nous reconnaissons à MGP le droit de rencontrer Georges Fournial et de le trouver intéressant. Nous lui dénions celui de le présenter sans dire ce qu'on sait de lui, les ombres et les rumeurs, sans dire que son témoignage ne peut nullement être mis sur le même plan pour son travail que l'entrevue qu'elle a eue avec les historiens Jean Meyer et Luis Gonzàlez.

Une ultime remarque. On va certainement ici ou là trouver désagréable le *« ton »* de ce compte rendu, dans la mesure où les universitaires qui n'aiment pas parler du *« fond »* préfèrent chercher refuge derrière des considérations de forme qui permettent d'interdire moralement de parler de mensonge ou de falsification, de calomnie ou d'insinuation malhonnête, sous peine d'être accusé du crime... d'impolitesse. Mais les aspects de ce travail ici relevés sont tout de même assez exceptionnellement déplaisants. On travaille sur Lombardo Toledano, *« le réel, l'idéologie et la pensée politique »* chez lui. On en profite pour exprimer sur Trotsky et ses camarades, y compris ceux qui écrivent quarante ans après sa mort, des opinions personnelles parfaitement déplacées dans un tel travail. On se croit probablement protégé par l'ignorance généralisée des questions abordées. Mais est-ce vraiment une pratique justifiable dans une thèse ? L'attitude du jury pourrait le laisser supposer. En effet, MGP, qui a soutenu sa thèse dans l'année universitaire 1983-1984, devant un jury qui ignorait sans aucun doute à peu près tout des documents authentiques du combat de Lombardo contre Trotsky, n'avait de toute évidence même pas pris connaissance de l'ensemble des travaux de notre Institut et de notre groupe de recherche du C.N.R.S., notamment des articles et documents reproduits dans le numéro 11 des Cahiers Léon Trotsky paru en juin 1982, et particulièrement de l'étude d'Olivia Gall sur Clave, dont la lecture lui aurait évité d'écrire plusieurs sottises.

En outre, non seulement MGP a délibérément méprisé la seule documentation récente qui aurait pu lui rendre service, mais, en outre, elle la défigure avec un certain cynisme. C'est ainsi par exemple qu'à propos du flirt entre Trotsky et Frida Rivera — dont on saisit mal le rapport qu'il a avec son sujet, Réel, Idéologie et Pensée Politique... — elle s'interroge sur l'effet qu'il produisit sur les relations entre Trotsky et Diego Rivera, en renvoyant au livre de Jean van Heijenoort qui écrit qu'il ne put en avoir ! Plus grave encore, elle ose affirmer également que, *« curieusement »,* c'est cet épisode qui semble avoir retenu le plus l'attention des chercheurs depuis l'ouverture des archives de Harvard en 1980... Responsable d'un institut qui a depuis cette date publié treize volumes des Œuvres de Trotsky et en était à neuf quand elle soutint sa thèse, et dix-sept Cahiers dont dix à la date de sa soutenance, je ne reconnais à personne le droit de me contester le droit d'écrire ici nettement que de tels écarts et pareille désinvolture sont inexcusables dans un travail scientifique (et je ne parle pas d'une thèse) !

Allant, à la lecture de ce travail, d'étonnement en indignation, j'ai pourtant hésité un moment : s'agissait-il d'ignorance ou de parti-pris ? Je suis maintenant convaincu que les deux coexistent ici, l'ignorance expliquant le parti-pris et le parti-pris ayant dispensé le chercheur de chercher. Mais pourquoi bâtir l'là-dessus une thèse ? Simplement pour le titre de *« Docteur d'Etat »* ?

J'ai, comme on dit à l'université, dirigé la recherche d'Olivia Gall et le travail de cette brillante étudiante a été atteint de plein fouet par la crise économique qui a frappé si dur le Mexique et ses boursiers d'enseignement supérieur. Olivia Gall a dû regagner le Mexique au moment où elle s'installait pour l'ultime étape et il a fallu l'intervention d'un président d'université responsable pour qu'une étudiante salariée dans ces conditions soit reconnue dans l'ex-boursière qui avait perdu toute bourse. Ce sont ces conditions et le délai très bref imparti du coup au travail final qui expliquent de petites imperfections, à limer pour l'édition dont nous espérons qu'elle ne tardera pas.

Cette thèse de troisième cycle [[42]](#footnote-42) soutient la comparaison avec n'importe quelle thèse d'Etat, surtout la précédente. Pour parler de *« Trotsky et la vie politique dans le Mexique cardéniste entre 1937 et 1940 »,* Olivia Gall a utilisé l'abondante documentation de l’Institut Léon Trotsky, séjourné plusieurs semaines à Harvard et à Stanford, dépouillé la collection d'Octavio Fernàndez, les papiers de Félix Ibarra, les archives de l'ancien représentant de la IVe Internationale à México, Charlie Curtiss et les archives de l’Etat mexicain comme les archives privées du général Mùgica. Elle a longuement interrogé les témoins essentiels, Jean van Heijenoort et Octavio Fernàndez, le fils d'Antonio Hidalgo, Félix Ibarra et Félix Rodriguez, Manuel Alvarado, Charlie Curtiss (dont MGP croit qu'il s'appelle Cortes — son pseudonyme), Adolfo Zamora, les regrettés Francisco Zamora et Francisco Zendejas. Elle a rencontré Ella Wolfe, confidente de Frida [[43]](#footnote-43). Elle a même retrouvé les traces d'un des attaquants de la maison de Trotsky (qu'on croyait mort), Nestor Sànchez Hernàndez et interrogé l'homme [[44]](#footnote-44). Bref, elle a travaillé et sait de quoi elle traite : ce n'est pas, nous le savons, le cas de tout le monde.

Il n'y a pas de lacune dans le travail d'Olivia Gall sur Trotsky au Mexique, même si on peut lui reprocher de n'avoir pas toujours souligné comme il aurait convenu tel ou tel texte ou événements (la polémique contre les étudiants marxistes, le congrès international contre le fascisme, la rencontre avec Mateo Fossa, les agressions des séides de Siqueiros contre les journaux d'information, par exemple). Les textes sur le Mexique ont été repérés, situés dans leur contexte, expliqués, justement commentés. Il n'y a que très peu d'erreurs à rectifier, de nuances à apporter : une légère exagération du rôle de García Trevino, des affirmations qui doivent être nuancées sur Klement et Sylvia Ageloff, le fait que Diego Rivera n'a pas été l'intermédiaire entre Trotsky et Orozco [[45]](#footnote-45). L'entourage de Trotsky est bien campé, des hommes injustement peu connus y prennent un grand relief, comme Francisco Zamora, journaliste et professeur, ancien membre de la commission Dewey.

La thèse d'Olivia Gall présente le grand mérite de donner une représentation simple et claire de l'analyse du Mexique par Trotsky, de l'application par lui à sa terre d'accueil de la théorie de la *« révolution permanente »* : elle explique très bien l'analyse du régime de Càrdenas comme un régime *« bonapartiste »* que Trotsky qualifie de *« sui generis »,* l'appui sur les ouvriers, mais dans un cadre d'organisation qui empêche la jonction ouvriers-paysans et prend appui sur les seconds pour discipliner les premiers. Elle apporte également beaucoup d'éléments intéressants sur un phénomène qui est loin d'être spécifique au Mexique, mais que Trotsky a découvert dans ce pays : l'intégration des syndicats à l'appareil d'Etat, en l'occurrence, le rôle de la C.T.M., dirigée par Lombardo Toledano, intégrée au parti officiel. Relevons également qu'Olivia Gall a parfaitement compris la dialectique entre révolution sociale et libération nationale telle que les comprend Trotsky et qui le conduit à chaque pas à s'opposer de front aux sectaires de sa propre organisation : *« Le prolétariat peut sauter par-dessus les étapes, notamment celle de la démocratie en général, mais nous ne pouvons pas sauter les étapes du développement du prolétariat »*, doit-il leur rappeler.

Olivia Gall promène sur le Mexique le jet de lumière qu'a été Trotsky, qu'elle considère comme un *« révélateur »*. Il ne reste plus rien de l'hagiographie de Lombardo Toledano, après ce travail qui nous montre que ce fameux *« maestro »* était au service de la politique étrangère de Moscou pour son objectif essentiel, Trotsky, et que, pour le reste, il n'avait qu'un peu de mou dans la laisse qui l'attachait. L'analyse qu'elle fait du personnage, somme toute médiocre politicien, s'accompagne d'une brillante description de la C.T.M. en tant qu'appareil politique ; mais la machine syndicale brille par son absence et l'on est tout de même réduit à imaginer que les travailleurs n'avaient guère le droit à la parole dans les troupes organisées par la centrale du *« licenciado ».* Le PCM apparaît comme ce qu'il est, un parti médiocre, avec des dirigeants brutaux, bornés et serviles, une histoire de coups de force et de destruction directe et indirecte des militants et des possibilités. Chemin faisant, Olivia Gall éclaire certains épisodes : l'invraisemblable gaspillage politique et humain de l'année 1929, l'exclusion des dirigeants de masse coupables de ne pas claquer les talons, la liquidation d'organisations entières, la promotion des imbéciles et des échines souples sont là pour nous rappeler ce que fut le tournant vers la *« troisième période ».* Elle dresse le bilan de nos connaissances — avant la mise au point d'Alexandre Gàlvez — sur Julio Antonio Mélia, fondateur du P.C. cubain, lié à l'époque de son assassinat à l'Opposition de gauche au Mexique, abattu au bras de Tina Modotti dont on sait qu'elle était alors sa compagne avant de partager la vie du tueur du G.P.U., Vidali, alors Carlos Contreras et envoyé de l’I.C. [[46]](#footnote-46). Elle présente également avec beaucoup de talent le dossier qui révèle que le grand romancier José Revueltas n'a pas parcouru sa longue route du stalinisme au trotskysme, mais du trotskysme au trotskysme par un trop long détour à la direction du parti stalinien [[47]](#footnote-47). Elle raconte l'aplatissement des dirigeants du P.C.M. devant les bureaucrates syndicaux Lombardo et Velàsquez au nom de *« l'unité à tout prix ».* Bref, elle nous permet de comprendre comment s'est dessinée cette débilité du stalinisme mexicain, malgré les injonctions du G.P.U., et que ce parti est mort, déshonoré, d'avoir assassiné Trotsky aux ordres de Staline.

Ce n'est que tardivement qu'Olivia Gall s'est laissée convaincre de se tourner vers la droite et l'extrême-droite mexicaines. Non que celles-ci aient été susceptibles d'éclairer de façon particulière son sujet. Mais parce qu'il est instructif de découvrir à travers leurs textes que la haine contre Trotsky, identifiée chez eux à la haine contre les Juifs et les communistes, était le sentiment qui servait de moteur aux *« fascistes »* dénoncés par Lombardo comme aux lombardistes eux-mêmes : fascistes, staliniens et lombardistes ont les mêmes accents et bien souvent les mêmes mots. Ce n'est pas par hasard que, face à Trotsky comme face à l'impérialisme du Nord, les staliniens mexicains et leurs alliés se retrouvaient à l'extrême-droite de l'arc-en-ciel politique. Derrière les mots lombardo-staliniens d'un vocabulaire d'une stupéfiante violence, on aurait alors pu découvrir les mêmes stigmates qui caractérisent les assassins venus de la droite... Une étude attentive eût probablement découvert une identité avec Hitler dénonçant la main de Trotsky dans les manifestations de février 1934, les félicitations de Mussolini à l'adresse de Staline après les exécutions des procès de Moscou. On eût peut-être touché du doigt, en ces années d'avant-guerre, ce que les procès staliniens des années trente allaient mettre en pleine lumière : à travers l'antisémitisme ouvert, ces points communs entre hitlériens et staliniens, et la clé de l'entreprise commune que fût, en août 1940, l'assassinat de Trotsky. Les quelques pages bien informées d'Olivia Gall sur la droite nous laissent donc un peu sur notre faim.

De même, ce n'est qu'en passant et à propos des passionnantes recherches du jeune historien Pérez Montfort qu'Olivia Gall mentionne l'hypothèse de ce dernier concernant la rébellion de Cedillo et ses prétendus liens avec les puissances de l’Axe : bien qu'il ne nie pas la *« sympathie idéologique »* du général rebelle pour les puissances de l’Axe, le jeune historien refuse d'accepter la thèse stalino-lombardiste d'un *« complot »* appuyé sur les forces germano-italiennes alors que le cacique de San Luis Potosi était surtout l'homme des grands propriétaires expropriés et peut-être d'intérêts pétroliers en rupture avec la politique de Roosevelt. La même remarque est valable pour les aboyeurs de la presse mexicaine et nord-américaine qui présente Càrdenas comme *« un bolchevik »* parce qu'il nationalise les pétroles et institutionnalise une *« gestion ouvrière ».* Tous ces gens ont haï Trotsky avant tout. Olivia Gall aurait dû fortement souligner une idée que l'on ne découvre qu'entre ses lignes : Trotsky fut-il rejeté comme *« agent de la réaction »,* comme l'assure MGP, ou bien en tant que *« Juif ennemi du Christ et de I'hispanité »,* comme le clame la droite ? La question est posée et elle sera définitivement réglée avec une étude de la droite. D'ores et déjà, il y a là assez d'éléments pour qu'on puisse résolument écarter l'affirmation tendancieuse d'un refus populaire global et progressiste que dément déjà la présence de centaines de milliers de petites gens sur le parcours du cercueil de Trotsky et l'entrée directe de ce dernier dans la légende orale du peuple mexicain avec les *corridos* dont il est le héros.

De toute façon, c'est tout de même probablement une des preuves de la richesse du travail d'Olivia Gall que ce perpétuel jaillissement d'idées et d'hypothèses, cet appel à l'imagination, son entrain à ouvrir la porte des nombreux possibles, dont elle nous donne une idée quand elle cite l'éblouissante conclusion du livre d'Adolfo Gilly *La Revolucion interrumpida*. De ce point de vue, Olivia Gall, qui est mexicaine, a parfaitement épousé la partie non-mexicaine de son sujet, Trotsky, aussi éclatant, varié et étincelant que la vie sous le soleil des tropiques. Et c'est la grandeur même de l'exilé qu'elle nous fait sentir en rappelant l'amitié qui l'a lié à un homme qui était son adversaire politique, le général Mùgica, l'admiration sincère pour le courage et l'honnêteté de Càrdenas, *« Bonaparte »* du Mexique. Amitié, estime, et conflits d'idées entre hommes différents, la leçon est aussi belle que celle qui nous montre la phénoménale stature de Trotsky appréhendant une réalité nationale profondément originale qu'il ignorait totalement en arrivant et l'intégrant dans sa vision mondiale.

La thèse de MGP était une réédition à peine mise à jour des attaques des assassins et de leurs complices. Celle d'Olivia Gall est finalement — et probablement sans qu'elle l'ait voulu — un monument à la gloire du *« penseur assassiné ».* Qu'elle en soit remerciée. Il faut des Olivia Gall pour faire oublier les thèses des MGP.

C'est à une catégorie toute différente de travaux universitaires qu'appartient la thèse de notre collègue ivoirien Théophile Koui, *Le Roman de José Revueltas* *: Politique et Fiction* [[48]](#footnote-48), une solide analyse dans le sens des travaux du Centre de recherche socio-critique de Montpellier et d'Edmond Cros, que nous n'aborderons ici que pour la partie qui nous a valu d'être membre du jury, à savoir la partie historique.

De ce point de vue, il est difficile d'estimer que Théophile Koui innove en tant que biographe de Revueltas. Tout au plus dit-il à haute voix ce que beaucoup pensent, à savoir que l'itinéraire politique du grand romancier l'a finalement conduit du stalinisme des années trente à une sorte de trotskysme dans les années soixante. Mais l'affaire est en réalité beaucoup plus compliquée, puisque les témoignages des anciens, corroborés par une lettre à Trotsky de l’Américain Abern, attestent que le jeune Revueltas, âgé de quinze ans à peine, fut membre du premier noyau de l'Opposition de gauche, constitué autour d'un militant de l'organisation des pionniers — les moins de seize ans —, l’Américain Russell Blackwell, plus connu sous le nom de Rosalio Negrete. A cette époque, bien entendu, les militants de l'Opposition sont quand ils le peuvent également membres du parti et des jeunesses et c'est à une date indéterminée que notre Revueltas s'est éloigné du groupe de l'Opposition de gauche et a commencé une rapide ascension dans les J.C. et le parti.

C'est à ce titre qu'il a été arrêté une première fois en 1932 et enfermé quatre mois aux îles Marias, puis une deuxième fois en mai 1934, où il resta aux Marias jusqu'en février 1935. Ces deux expériences constituent la substance de son roman *Los Muras de Agita*. Nous savons qu'il était aux îles avec plusieurs trotskystes et qu'il soutint la position hétérodoxe du point de vue stalinien selon laquelle il fallait organiser avec eux la défense de tous les prisonniers politiques, une position que d'autres dirigeants du parti lui reprochèrent violemment mais sur laquelle il tint bon. Cela n'empêcha pas qu'en sa qualité de dirigeant des Jeunesses, Revueltas fit partie de la délégation mexicaine au VIle congrès de l’I.C. et y signa un texte appelant les communistes mexicains à opérer le *« tournant »* préconisé par l’I.C...

Il semble bien que José Revueltas, dont la période d'oppositionnel de gauche avait été pour l'essentiel dirigée contre la politique *« sectaire »* de la *« troisième période »* et ce qu'il appelle son *« dogmatisme doctrinaire »*, ait bien accueilli et très sincèrement un tournant dans lequel il entrevoyait enfin la possibilité pour le P.C.M. de devenir un *« parti de masses »* et de réunir la masse des travailleurs exploités sous son drapeau de combat pour le socialisme. Curieusement cependant, Théophile Koui semble perdre la trace de son personnage pendant cette période cardéniste si instructive, faute d'avoir découvert l'existence — pas clandestine du tout — d'une riche interview qui pourrait servir de point de départ à une bonne recherche de biographie politique pour cette période [[49]](#footnote-49). Et nous devrons renoncer à connaître pour le moment la position de Revueltas dans le débat autour du thème imposé par Browder au nom de l’I.C. de *« l'unité à tout prix »,* et sa place dans le dispositif mis en place pour l'hallali contre Trotsky.

Koui ne retrouve la trace de Revueltas qu'après la mort de Trotsky, mais le serre de près désormais. Revueltas est exclu du P.C.M. en novembre 1943 ; avec d'autres exclus, il se retrouve au *Groupe marxiste indépendant*, puis à *la Ligue socialiste mexicaine* de Bassols et enfin, en 1948, avec Lombardo Toledano, quand ce dernier fonde *le parti populaire*. Il rompt avec ce dernier en 1954, revient au P.C.M. en 1956 au temps de la déstalinisation, est exclu avec toute sa cellule en 1960 pour ses positions. C'est alors qu'il fonde *la Ligue léniniste spartakiste*, dans laquelle Théophile Koui voit un retour vers les *« anciennes positions »* qu'il avait *« reniées »* sous le poids des *« critiques dogmatiques »*. Il en est exclu en 1963 avec toute la minorité qu'il inspirait et qui est accusée d'*« activités fractionnelles »*. Koui pense qu'il consacra alors son temps à liquider *« ce qu'il y avait encore en lui de stalinien »*, sans rejoindre une organisation et en luttant pour l'unité des révolutionnaires ce qui l'amena à renouer avec les trotskystes. Il joua un rôle très important en 1968 dans la protestation contre le massacre des étudiants de Tlatelolco, le 2 octobre, et reprit fièrement le chemin de la prison où il resta du 16 novembre 1968 au 13 mai 1971 où, comme les autres détenus, il fut gracié par le président Echevarria. Gravement diminué par la grève de la faim qu'il avait eu à soutenir, il est mort à 62 ans le 14 avril 1976.

Il n'est évidemment pas question ici de tenter même partiellement de résumer le travail considérable de T. Koui sur l'ensemble de l'œuvre romanesque de José Revueltas. Ses conclusions sont capitales. C'est sur la base de sa propre expérience de militant, puis d'écrivain et de militant en même temps, que José Revueltas, membre du parti dont les dirigeants firent assassiner Trotsky sur ordre de Staline, le rejoint dans ses conclusions pour la défense de la liberté totale dans l'art et la littérature. L'écrivain en particulier doit combattre pour la vérité, avant tout exprimer ce qui est et ce qu’il sent sans se préoccuper de message ni de propagande : c'est parce que la vérité est rébellion qu'elle est révolutionnaire.

L'œuvre romanesque de Revueltas n'est pas autobiographique. Mais ses héros sont des hommes de chair et de sang, militants ouvriers, cadres d'origine intellectuelle, marginaux, paysans pauvres, mais aussi *« révolutionnaires »* rassasiés, comme dans le parti officiel : il nous fait assister au saisissant spectacle qu'est *« l'éclosion, au sein même des masses révolutionnaires, d'une conscience petite-bourgeoise, une conscience de parvenus, d'arrivistes ».* C'est bien entendu au sein du P.C. que se trouvent les types les mieux dessinés, depuis le secrétaire général, philistin cynique, jusqu'aux opposants qui font jusqu'au bout ce qu'ils doivent, en passant par la masse écrasée et souvent désespérée de ceux qu'il appelle *« les communistes du silence »* face à leurs illusions perdues et à leurs espoirs ravagés par les chefs. Un compte rendu dans *les Cahiers Léon Trotsky* se doit de relever que le roman *Los Errores* porte sur le thème des procès de Moscou, de l'épuration du parti, du massacre des communistes. Il nous emmène jusqu'à Moscou dans la prison où est détenu pour *« trotskysme »* le militant du P.C.M. qu'il appelle Padilla — une couverture transparente pour Evelio Badilla qui connut le même sort [[50]](#footnote-50). On peut seulement regretter qu'une connaissance de toute évidence insuffisante de l'histoire du P.C. mexicain n'ait pas permis à Koui, ici ou là, de découvrir des *« clés »* dont l'utilité pourrait être grande même pour son travail de socio-critique.

Une remarque cependant s'impose. Théophile Koui, dont les prises de position principielles semblent le rattacher à quelque courant communiste critique, ou à tout le moins anti-stalinien, présente du stalinisme une interprétation parfaitement idéaliste, ce dernier se résumant sous sa plume à une *« pratique »*, tantôt sectaire et tantôt opportuniste, dont l'origine est à chercher dans ce qu'il appelle le *« dogmatisme »*, c'est-à-dire l'élaboration d'une politique en fonction de ce qu'il appelle des *« dogmes »* ou plutôt des *« dogmes figés »*, au nombre desquels il range, de façon un peu surprenante, non seulement *« le socialisme dans un seul pays », « le social-fascisme »,* le *« Front populaire »,* mais aussi le *« centralisme démocratique ».* Ainsi rejoint-il curieusement la conception, critiquée plus haut, de MGP qui retraçait avec délices des *« conflits d'idées »* en distribuant bons et mauvais points à ceux qui les comprenaient bien ou mal, en entier ou partiellement. Comment expliquer telle coïncidence ? Peut-être par ce que nous avons appelé au début de cet article, avec une ironie dont nous espérons qu'elle n'a abusé personne, le *« marxisme moderne »,* et parce que l'université est susceptible de reproduire à l'infini ce type de construction aussi abstraite qu'artificielle qui justifie les privilèges en conférant à certains des siens la toge qui permet de juger *« les idées ».* Ou s'agit-il simplement du risque encouru dans ce cadre par ceux qui, même se réclamant de la *« socio-critique »,* n'arrivent pas à sortir d'un monde où il n'existerait que des idées et où celles-ci s'affronteraient à travers des textes dont il n'est pas certain qu'ils aient été écrits par des hommes et véhiculés par des classes ? Nous nous abstiendrons de répondre à cette question, faute d'éléments suffisants.

Notre conclusion sera plus modeste. Ces trois thèses qui touchent toutes les trois à la période capitale de Càrdenas dans l'histoire mexicaine, soulignent avec force, s'il en était besoin, la médiocrité de la littérature historicopolitique française sur ce Mexique qui n'a pourtant jamais été, et est aujourd'hui moins que jamais, la cinquième roue de notre char-planète. A quand un bon manuel ? Ou la traduction du livre de Luis Gonzàlez ? A quand une bonne thèse sur le syndicalisme mexicain, par exemple sur Velàzquez [[51]](#footnote-51), ce *« Fidel »* qui explique en ces années de crise aux travailleurs mexicains qu'il ne faut rien qui puisse gêner le gouvernement et qui, dans les années trente, contrôlait les journaux et l'appareil de la C.T.M. qu'il a finalement conservée au parti officiel ? Mais, de grâce, si une thèse de ce genre est en gestation dans une U.E.R, d’études ibériques ou latino-américaines, que les professeurs chargés de la direction de la recherche n'oublient pas que les historiens, l'histoire et la compétence peuvent être d'une grande utilité pour un travail à dimension historique. Ils éviteront ainsi un certain discrédit, désagréable, mais malheureusement mérité, comme nous l'avons montré à travers le cas de la première thèse passée en revue.

1. Mme Maryse Gachie Pineda s'autorise à parler de deux débats d'idées qui se sont déroulés au Mexique en les appelant respectivement DI et D2. Les initiales en question apparaissent page 125, mais l'explication n'en est donnée qu'à la page 139... [↑](#footnote-ref-1)
2. Cette thèse porte le label de l’Institut d'études ibériques de Paris III-Sorbonne nouvelle et a été dirigée par M. le Professeur Claude Fell. Elle a été soutenue durant l'année universitaire 1983-1984. [↑](#footnote-ref-2)
3. Rappelons le rôle joué par Francisco Zamora dans l'enseignement de l'école d'économie de México. [↑](#footnote-ref-3)
4. MGP confesse son ignorance de l'anglais, ce qu'un certain nombre de références dans cette langue avaient laissé supposer. On comprend pourtant mal qu'elle n'ait pas appris le minimum nécessaire : dans un pays dominé, la connaissance de la langue du maître est indispensable : dans la bibliothèque d'intellectuels comme F. Zamora ou V. Lombardo, c'est évidemment en langue anglaise que se trouvent dans les années trente les ouvrages marxistes qui n'y sont pas en français. [↑](#footnote-ref-4)
5. MGP, vol. 1, p. 137. [↑](#footnote-ref-5)
6. Ibidem. [↑](#footnote-ref-6)
7. Ibidem, pp. 164, 235, etc. [↑](#footnote-ref-7)
8. Ibidem, p. 234. [↑](#footnote-ref-8)
9. Ibidem, p. 239. [↑](#footnote-ref-9)
10. Ibidem, p. 95, p. 257. [↑](#footnote-ref-10)
11. Ibidem, p. 249. Serge Wolikow a développé cette idée en France : elle consiste à *« séparer »* Staline de la politique du Front populaire, au bénéfice de cette dernière. L'idée est actuellement développée dans le monde entier, pratiquement sous une forme identique. Elle connaît une certaine vogue comme l'a démontré un récent débat dans la New York Rewiev of Books entre Théodore Draper et les champions de la *« Nouvelle Histoire ».* Elle permet de frayer la voie à une nouvelle politique de Front populaire, ainsi *« réhabilitée »* au détriment de Staline de toute façon démonétisé. [↑](#footnote-ref-11)
12. Ibidem, p. 275. [↑](#footnote-ref-12)
13. Rappelons que le Front populaire est caractérisé par l'alliance des partis ouvriers avec des formations politiques bourgeoises sur le programme de ces dernières. L'I.C. au temps de Lénine avait préconisé le *« front unique ouvrier (ou prolétarien) »* des partis socialiste et communiste. Les P.C., à la suite de l'l.C., n'avaient renoncé à leur politique de dénonciation des socialistes comme *« social-fascistes »* — qui avait ouvert la voie à Hitler — que pour préconiser l'alliance avec les partis bourgeois des métropoles et des colonies (le parti radical en France). [↑](#footnote-ref-13)
14. MGP, 1, p. 244. [↑](#footnote-ref-14)
15. Ibidem, p. 278. [↑](#footnote-ref-15)
16. Ibidem, p. 139. [↑](#footnote-ref-16)
17. Vicente Lombardo Toledano, *« El VIl Congreso de la Internacional comunista »*, El Universal, 20 novembre 1935. [↑](#footnote-ref-17)
18. V. Lombardo Toledano, *« El Significado sociologico de las Guardias Blancas »,* El Universal, 18 décembre 1935. [↑](#footnote-ref-18)
19. MGP, I, p. 213. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ibidem, p. 215. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ibidem, p. 229. [↑](#footnote-ref-21)
22. Ibidem, pp. 271-272. [↑](#footnote-ref-22)
23. Ibidem, p. 281. [↑](#footnote-ref-23)
24. Ibidem, p. 283. [↑](#footnote-ref-24)
25. Ibidem, p. 282. [↑](#footnote-ref-25)
26. Ibidem, pp. 287 sq. Il faut bien entendu s'intéresser soi-même à Trotsky pour découvrir le profond intérêt qu'il éprouvait pour le Mexique : il faut en effet pour cela lire sa correspondance, rencontrer les frères Zamora er Octavio Fernàndez, Jean van Heijenoort er quelques autres. [↑](#footnote-ref-26)
27. Il est évidemment impossible de bâtir quoi que ce soit concernant l'attitude de Trotsky dans ce pays qu'il aima tant, à partir de ce que son fils en pensait avant ! [↑](#footnote-ref-27)
28. MGP, 1, p. 285. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ibidem, n. 1 32, p. 332. [↑](#footnote-ref-29)
30. Ibidem, p. 292. [↑](#footnote-ref-30)
31. Ibidem, p. 290. [↑](#footnote-ref-31)
32. Ibidem, p. 287. [↑](#footnote-ref-32)
33. Page 49, MGP assure que *« le peintre Diego Rivera, exclu du P.C. »* a *« une idéologie politique »* qui *« manque, aux yeux de l'opinion publique (sic) de fermeté et de consistance ».* La note 32 renvoie à ce sujet à une affirmation de Lombardo. Pour l'accueil favorable de Cabrera à Trotsky, la référence est à la revue de la C.T.M. Futuro, *« Chanteclercito y Trotsky »* (février 1937). Cabrera, qui était de droite, mais intelligent, avait porté un jugement catégorique sur. .. les procès de Moscou. C'est ce que Lombardo lui reprochait et pas d'être de droite. *« Curieusement »,* comme dirait MGP, elle ne semble pas avoir *« compris »* que les procès de Moscou avaient une certaine importance en eux-mêmes et pour Trotsky, et tout se passe, pour elle exactement comme pour Lombardo, comme si toute tentative de Trotsky de se défendre contre les accusations de Moscou était une agression — *« maladroite »*, par-dessus le marché — contre les *« progressistes »* mexicains. [↑](#footnote-ref-33)
34. MGP, 1, p. 354. [↑](#footnote-ref-34)
35. Ibidem, pp. 355-356. MGP cite *« un article sur l’APRA »* qui est peut-être l'un de ceux qui furent rédigés par Trotsky et signés par Rivera. Elle n'en sait rien et ne donne même pas de référence, ce qui nous interdit de répondre ici. [↑](#footnote-ref-35)
36. Ibidem, pp. 357 sq. C'est p. 365 que MGP, qui ignore visiblement que Francisco Zamora fut, dans de multiples activités, un militant, se permet de parler *« du recul, de la distanciation d'un Zamora, intellectuel critique beaucoup plus « traditionnel « que Lombardo, directement impliqué, lui, dans la pratique politique et syndicale, etc. ».* Le ridicule ne tue plus dans l'université française. [↑](#footnote-ref-36)
37. *« Nous ne voulons pas d'un parti de classe »,* affirme Lombardo (Futuro, mars 1938), cité sans référence paginée par MGP, p. 277 ; pour lui, les ouvriers réclament d'être l'avant-garde dans *« le parti du peuple ».* [↑](#footnote-ref-37)
38. Ibidem, p. 366. [↑](#footnote-ref-38)
39. *« Nous ne voulons pas d'un parti de classe »,* affirme Lombardo (Futuro, mars 1938), cité sans référence paginée par MGP, p. 277 ; pour lui, les ouvriers réclament d'être l'avant-garde dans *« le parti du peuple ».* [↑](#footnote-ref-39)
40. Cette résolution qui fut publiée in extenso dans la presse du P.C. américain, par exemple, est mentionnée ici par MGR p. 323, comme *« une motion spéciale contre Trostky « que Lombardo a « fait voter ».* Le vote unanime par un congrès syndical d'une résolution sur le *« trotskysme »* et son histoire, en dit long sur la démocratie qui régnait dans la C.T.M. Mais cela ne semble pas entrer dans l'étude du *« réel »,* de l’*« idéologie »,* voire de *« la pensée politique »* de Lombardo, qui a valu à MGP un doctorat d'Etat. [↑](#footnote-ref-40)
41. Ibidem, lll, p. 861. Rappelons simplement que c'est Georges Fournial qui eut dans *l'Humanité* mission d'informer les lecteurs, quarante ans après, que Trotsky avait été assassiné à l'initiative de Staline. Le choix de cet homme-là garantissait évidemment le caractère limité au strict nécessaire des *« révélations »* devenues inévitables. [↑](#footnote-ref-41)
42. Olivia Gall*, Trotsky et la Vie Politique dans le Mexique de Càrdenas*, thèse de troisième cycle *« études politiques »*, Université des sciences sociales de Grenoble, 1986, 730 p. [↑](#footnote-ref-42)
43. Rappelons que Bertram D. et Ella Wolfe étaient de très vieux amis de Diego et Frida Rivera. [↑](#footnote-ref-43)
44. On trouve le récit de leur *« rencontre »* p. 584. [↑](#footnote-ref-44)
45. Ces remarques ont été formulées lors de la soutenance de thèse par Jean van Heijenoort, membre du jury. [↑](#footnote-ref-45)
46. Les arguments concernant l'appartenance de Mélia à l'Opposition et son éventuelle exclusion du P.C. cubain sont nombreux et variés. Nous ne voulons pas reprendre ici la polémique au sujet de sa mort traitée par Olivia Gall et A. Gàlvez. Indiquons seulement que le livre récent *Les Maîtres de Cuba* de Juan Vivès, un ancien agent des services secrets de Castro, accuse Vidali d'avoir organisé la provocation qui a obligé Mélia à s'exiler. Il assure que c'est un homme de Machado qui abattit Mélia, mission pour laquelle il avait reçu la somme de cinq mille pesos d'Aurelio Randulfo Garcîa, membre du P.C.C. et collaborateur de Vidali. [↑](#footnote-ref-46)
47. Nous donnons les détails plus loin à propos d'une thèse sur Revueltas. [↑](#footnote-ref-47)
48. Th. Koui, *Le Roman de Jose Revueltas*: *Politique et Fiction*, thèse d'Etat, Montpellier, 852 pages. [↑](#footnote-ref-48)
49. *« Conversacion con José Revueltas »,* (11 août 1972), dans *Arturo Anguiano, Guadalupe Pacheco, Rogelio Vizcaino, Càrdenas y la Izquierda mexicana*, pp. 181-238. [↑](#footnote-ref-49)
50. . On trouvera des éléments d'information sur cette affaire dans ce même numéro avec les souvenirs d'O. Fernàndez et A. Zamora. [↑](#footnote-ref-50)
51. Fidel Velàzquez tenait l'appareil de la C.T.M. quand Lombardo en faisait la politique. Il tient toujours l'appareil. [↑](#footnote-ref-51)